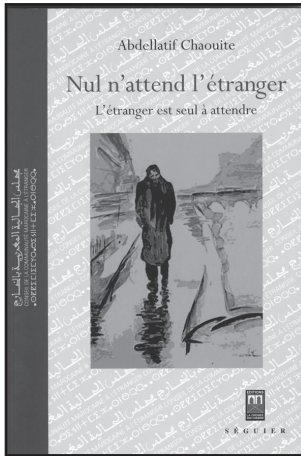


Nul n'attend l'étranger L'étranger est seul à attendre

Abdellatif Chaouite

CCME-Editions La croisée des
Chemins/Séguier, 2011



Qui est-ce personnage en pérégrination?
Que sont ces voix qui l'interrogent et le
contredisent sans répit ?

Le décor est planté : un bureau d'accueil où
un «étranger professionnel», le narrateur,
est supposé accueillir des étrangers pour
leur traduire on ne sait quoi, peut-être leurs
différences face aux réducteurs de tout
acabit. Voilà donc un étranger, étranger des
étrangers, tampon entre eux et le maître des
lieux, tentant bon an mal an d'atténuer les
écueils de ses frères de destin.

Qu'est-ce «accueillir» dans un lieu pour
le moins étrange (un bureau !)? Où est le
feu réchauffant ? Où est le pain et le sel à
partager ? L'intranquillité est partagée par
l'étranger accueillant et l'étranger (ac)cueilli.
Qu'attendent-ils l'un de l'autre ?

N'est-ce pas que l'étranger qui accueille
l'étranger s'accueille en même temps ?

Mais comment «se porter à la rencontre et
supprimer l'autre de cette rencontre» ?

Comment «vivre de la différence et poursuivre
le dessein pervers de la supprimer» ?

On comprend pourquoi le narrateur
s'approche de l'étranger par touches
d'acupuncteur, hésitant entre l'excitation
de sa rencontre et la crainte de piquer son
âme. Il sait d'instinct que tout croisement
engendre du métamorphique, que les
langues s'y décantent les unes sur les autres,
que rien, même pas un supplément d'âme,
ne peut empêcher l'irréversible dérivation du
monde.

Ces rencontres le font littéralement diffracter
au point d'en appeler, procédé cathartique,
au souvenir des amitiés indéfectibles, au vin
partagé, à la joie mélancolique du blues, au
swing du jazz, à la transe du gnawi, à l'âme du
soul, aux temps inversés d'enfance et d'en-
France, se faisant «passeur de lui-même en
lui-autre en lui-même», indéfiniment, comme
pour attester ainsi de l'éternel retour, boucler
la boucle sur soi en comptant ses cheveux
blancs. Il pense et panse ses métamorphoses,
leur lourdeur et leur bénéfice.

Le Samsa de Kafka s'est métamorphosé en
un insecte hideux avant d'aller au bureau. Ici,
la métamorphose, psychique, a germé dans
ce bureau d'«accueil» où chaque visage d'un
étranger accueilli se présente à lui comme
un miroir, le renvoie à lui-même, le somme
à l'auto-analyse interculturelle, à décliner
son amour bilingue (arabe et français), lui
qui n'a jamais fait le deuil du tout premier
amour empêché, trahi, le poursuivant de ses
imprécations comme une ombre accusatrice
d'Erynie : *tamazight*, dites plutôt *tachelhit*,
sa-langue-maternelle, lalangue, à l'évocation
clandestine, orpheline des ses aphones cordes
vocales. Qu'il se console de ce que le silence
est mère de toutes les langues !

Voilà un traducteur, de surcroît grand et
incurable (re)lecteur devant l'éternel, qui se
fait traduire sa langue maternelle. Plop ! ■

Achour Ouamara